

Chapitre 1. Nos racines : l'histoire du Québec en quelques grands traits

Dans ce chapitre nous abordons

- Résumés de l'Histoire du Québec
- La famille
- L'éducation
- L'Église, la religion et l'alliance politique
- La société, la langue et la culture
- La Révolution tranquille et le changement
- Points clés

Ce chapitre a pour but de tracer l'histoire de fond l'Histoire du Québec en se référant à certains traits de mentalité et certaines valeurs québécoises ayant cours au 20^e siècle. Ce rappel nous permettra de constater les transformations qui ont eu lieu suite à la *Révolution tranquille* et de mieux être conscients de ce qui actuellement nous apparaît comme des grands changements.

Je ne suis pas un historien et loin de moi est l'idée de présenter *l'Histoire du Québec*. Comme je le mentionnais plus haut, je me limite à présenter quelques grands traits de l'histoire Canadienne française en me référant à des historiens compétents en la matière¹. Parfois, je complète par les souvenirs de mon vécu comme petit québécois né au début des années 1940 et ayant grandi à Verdun (Montréal, Québec).

Afin d'avoir une idée d'ensemble de *l'Histoire du Québec*, je présente quelques résumés réalisés par des historiens et l'un réalisé par moi suite à un cours sur l'Histoire du Québec. Par la suite, j'aborde les grands traits en fonction des thèmes suivants : la famille, l'éducation, l'Église, la religion et l'alliance avec la politique, la société, la langue et la culture et enfin, la Révolution tranquille et le changement.

Résumés de l'Histoire du Québec

Ce premier résumé intitulé *Une courte histoire du Québec* a été écrit par Jean-François Veilleux (historien)².

¹ Lacoursière, J. (2002). *Une histoire du Québec*. Septentrion. Bédard, É. (2015). *L'histoire du Québec*. FIRST Éditions. Durand, M. (2002). *Histoire du Québec*. IMAGO. Ferretti, L. (1999). *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Boréal.

² Ce texte a subi de légères adaptations et est tiré des Notes de cours de : Jean-François Veilleux (UTA-2016). *Québec : 400 ans d'histoire et de mémoire*. Université du Québec à Trois-Rivières

Découvert en 1534-1535 par Jacques Cartier, premier Européen à pénétrer dans le majestueux fleuve St-Laurent, ce « Nouveau Monde » devient aussitôt ce qu'il appelle le «Canada», un territoire qu'il conquiert au nom de François 1^{er} alors roi de France.

Habitée continuellement dès 1608 par Samuel de Champlain et ses valeureux camarades, la Nouvelle-France devient la première province royale sous Louis XIV en 1663.

Conquis par les britanniques un siècle plus tard, en 1760, uni de force avec l'Ontario loyaliste en 1840 puis confédérée par Londres en 1867 (sans vote populaire) le Québec, qui a aussi repoussé deux fois l'invasion armée américaine, est de cette « race qui ne sait pas mourir »! Le Québec a aussi tenté deux fois d'atteindre son indépendance politique, mais sans succès.

D'une superficie de 1,6 million de km carrés, le Québec a longtemps été convoité parce qu'il possède l'un des sols les plus riches de la planète. Son territoire 4 à 5 fois plus grand que la France, 10 fois la Belgique, comprend des fourrures, du bois, des minéraux auxquels s'ajoutent 3% de toute l'eau douce au monde; on parle de 130 000 rivières et 1 million de lacs qui permettent au Québec d'être un pionnier et un champion mondial en hydroélectricité.

Aujourd'hui le Québec est devenu la société avec le plus bas taux de criminalité en Amérique du Nord, plus de 8 millions de personnes habitent son territoire incluant 11 nations autochtones.

Terre d'accueil par le métissage des traditions amérindiennes, de la culture française, du goût canadien pour l'aventure, de l'héritage anglo-saxon du parlementarisme, le Québec est une société multiethnique qui mise sur l'interculturalisme et l'intégration par l'idée du *français langue commune*, d'ailleurs unique langue officielle du Québec depuis 1974.

Étant donné que les francophones sont seulement 2% des gens en Amérique du Nord, le Québec porte en lui cette image du village gaulois qui résiste à l'envahisseur anglo-saxon... C'est pour cette raison qu'il a toujours été prompt à adopter divers symboles identitaires.

Ayant le plus ancien parlement démocratique des Amériques, possédant sa fête nationale depuis le 24 juin 1834, son hymne national depuis la St-Jean-Baptiste de 1880 puis son drapeau officiel dès le 21 janvier 1948 (presque 20 ans avant le Canada anglais), le Québec a toujours gagné à valoriser son identité unique, source de fierté partout dans le monde.

Près de 500 ans d'histoire, de culture et de pratiques artistiques originales font mentir Lord Durham qui écrivait en 1839 que les Canadiens-français étaient « un peuple sans histoire et sans littérature ». Même s'il n'est pas encore un État souverain et qu'il n'a

toujours pas signé la constitution canadienne de 1982, le Québec est fier d'être une nation à part entière.

Ce deuxième résumé est tiré de la page couverture de l'endos du livre de Jacques Lacoursière (2002) *Une histoire du Québec*. À l'époque où les catholiques devaient faire maigre, c'est-à-dire ne pas consommer de viande, quelque 140 jours par année, les bancs de morue de Terre-Neuve étaient fort populaires. Attiré par la pêche, les Français découvrent les fourrures, le castor surtout qui sert à fabriquer des chapeaux forts à la mode.

Les Français s'enfoncent à l'intérieure du continent, multiplient les alliances avec les Indiens et tiennent tête pendant 150 ans aux colonies anglaises, pourtant beaucoup plus peuplées.

Puis c'est la fin. L'Amérique devient britannique. La Province de Québec naît sur les ruines de l'ancienne Nouvelle-France. Ensuite, c'est la longue marche, qualifiée de survivance, qui conduit à une nouvelle Province du Québec en 1867. Malgré les exodes dramatiques de population, le Québec prend sa place et s'affirme. Une société moderne surgie finalement, ouverte aux nouveaux venus, ouverte également au monde.

Enfin, le troisième résumé est tiré de la page couverture de l'endos du livre de Marc Durand (2002) *Histoire du Québec*. Le tout démarre en 1534 avec l'exploration de Jacques Cartier. Fiers de leur esprit aventurier et entreprenant, mais battus par les Anglais en 1759, les Québécois, mis à l'écart de l'économie par les vainqueurs, vont se replier sur les travaux agricoles. L'Église et les intellectuels s'appliqueront sans relâche à préserver une langue française « pure » et les traditions ancestrales. Mais à partir de 1950, et surtout avec la Révolution tranquille des années 1960, les Québécois rejettent les valeurs rurales dont ils se sentent prisonniers et prennent leur destinée économique et politique en main. Aujourd'hui comme hier, cependant, la question du Québec est toujours l'histoire d'une lutte pour la survivance d'un peuple.



— Suite à ma participation aux cours Québec : 400 ans d'histoire et de mémoire (Veilleux, 2016). J'ai pour ma part réalisé un court résumé en y mettant l'accent sur la domination anglaise.

À l'origine de ce peuple, c'est la création d'une colonie la Nouvelle-France (vers 1608) puis, suite à une guerre en territoire de cette Nouvelle-France entre la France et l'Angleterre qui aboutit à l'abandon par la France et la conquête par l'Angleterre de cette nouvelle colonie, donc un peuple conquis. Création du Canada par l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique en 1867 (création du Haut et Bas Canada). Débute une lutte constante entre les Franco-canadiens (Canadien français, devenu québécois) et les

Anglo-canadiens (Canadien anglais). Le peuple conquis a dû lutter pour sa survie, sa langue, sa culture et sa religion. Les Canadiens anglais davantage soutenus par « leur mère patrie » avaient accès davantage au pouvoir tant politique qu'économique et leur religion (protestante) les favorisait (être riche était bien vue et une faveur de Dieu). Alors que les Canadiens français (le peuple conquis) étaient constamment en lutte pour protéger leurs droits, devenaient de plus en plus minoritaires au sein du « Canada », n'avaient pas accès aux postes de haut niveau, aux postes de décision et la religion les désavantageait en leur mettant des bâtons dans les roues (une religion contre le progrès, le libéralisme - de plus, être riche était mal vue par l'Église catholique). Les Canadiens français étaient peu scolarisés, plus pauvres, dominés par la religion, ce qui a favorisé leur retard comparativement aux Anglais. C'est plus de 350 ans plus tard, avec la Révolution tranquille que finalement les Canadiens français ont fini par prendre le dessus sur leur avenir et rattraper le chemin perdu.

La famille

À cette époque lointaine, la famille Canadienne française est très importante et souvent nombreuse. Les visites de la « parenté » sont fréquentes et correspondent particulièrement aux événements du calendrier religieux : naissances et baptêmes, décès et funérailles, mariages, période des fêtes de Noël, du jour de l'an, de Pâques, etc. La famille est très valorisée et l'entraide fait partie des valeurs importantes. Les plus vieux aident les plus jeunes et aident financièrement les parents.

L'Église, la religion catholique accordent à la femme un rôle particulier, elle est reconnue comme la « reine du foyer ». De plus, elle est la réserve religieuse de l'humanité. À l'âge scolaire, la petite fille doit apprendre à l'école des vertus comme l'obéissance, le respect, l'humilité. L'enseignement aux jeunes filles est surtout axé sur le catéchisme, la langue maternelle, l'histoire du pays et la tenue de maison. L'éducation religieuse à l'époque était assurée dans la cellule familiale, tout particulièrement par la mère (Garand, 2002 ?).

La mère est le centre de la famille, la principale responsable de son bon fonctionnement. Celle qui est responsable de protéger la foi et la religion, la langue et les valeurs. Elle est responsable de l'harmonie dans le couple. Le père est le pourvoyeur, l'autorité, celui qui travaille à l'extérieur pour faire vivre sa famille. C'est lui qui doit défendre le pays et aller à la guerre.

Vouée à avoir des enfants, à les éduquer et à tenir maison, la femme n'a pas à envisager de poursuivre des études et une carrière, elle doit se trouver un bon mari pour assurer sa survie et celle de ses enfants.

La religion catholique domine la famille particulièrement par sa domination de la femme. Le modèle prôné pour la femme est la vierge Marie. Elle doit être chaste et pure et voir à satisfaire son mari tout en acceptant toutes les grossesses.

À partir des années 1950, de nombreux changements se produisent. La famille présente de moins en moins l'image d'une cellule étroitement unie ou soudée autour de l'autorité du père et liée à une vaste parenté qui offre secours ou réconfort moral en cas de besoin. C'est l'une des conséquences de l'exode rural. Déracinée, la cellule familiale urbaine est coupée de toute attache avec la parenté traditionnelle. Les hommes de la campagne maintenant en ville, sont devenus « homme à tout faire », sans métier, et jusqu'alors écoutés, respectés, se voit devenir nomade, errant à la recherche d'un travail. (Durand, 2002).

L'arrivée de la « modernité » au quart et au milieu du 20^e siècle, l'industrialisation, l'exode rural par le mouvement vers les villes urbaines, apportent graduellement des changements de valeurs particulièrement chez les jeunes. Les individualités commencent à s'affirmer au sein des familles plus nucléaires, les projets d'épanouissement personnel y deviennent davantage légitimes. Par la suite, la télévision et l'automobile deviendront des biens de consommation courants et constitueront de puissants facteurs d'émancipation de la culture et de la morale traditionnelle (Ferretti, 1999)

L'éducation

Un peuple peu éduqué longtemps en milieu rural. L'instruction, terme utilisé à l'époque, n'était pas accessible pour tous. Les riches, les nobles avaient accès à l'instruction, ceux dont la famille était à l'aise pour maintenir de génération en génération le riche patrimoine familial. Les jeunes de ces familles pouvaient devenir notaire, médecin, ingénieur. L'exception qui permettait aux pauvres et aux gens ordinaires d'avoir de l'instruction était dans le cas des personnes qui se sentaient appelées par la vie religieuse. Les communautés religieuses de l'époque faisaient même du recrutement des jeunes garçons et jeunes filles dans les écoles qu'elles géraient.

En ce qui concerne les filles, les choix étaient très limités, soit devenir institutrice, infirmière ou se marier et avoir des enfants et tenir maison. Le principe était le suivant, à quoi sert-il qu'une femme étudie puisque c'est son mari qui la fera vivre et que son avenir est voué à avoir des enfants et être la reine du foyer.

Le système d'éducation était divisé en deux catégories. Le système public pour l'ensemble du monde ordinaire, avec le cours primaire et secondaire et accès à des écoles de métiers ou une année préparatoire à l'université. La deuxième catégorie était pour les gens aisés et les futurs religieux, soit le collège classique. De plus, ce système se caractérisait par la séparation des garçons et des filles. Des écoles pour les garçons et des écoles pour les filles.

Les finissants des collèges classiques se dirigeaient surtout vers la prêtrise, la médecine, le droit ou le notariat. Très peu vers la profession d'ingénieur. Le message véhiculé c'était que les Canadiens français n'étaient pas faits pour les affaires. (Lacoursière,

2002). À ma connaissance la religion catholique dévalorisait la richesse et les biens matériels, ce qui n'était pas le cas chez les anglophones protestants. Il y aura cependant des avis contraires comme c'est le cas de l'abbé Lionel Groulx qui au terme d'une vaste enquête sur les problèmes économiques du Québec, mentionne que le Québec qui est un état français doit gouverner chez nous l'ordre économique, comme on admet qu'il doit gouverner les autres fonctions de la vie des Canadiens français (Lacoursière, 2002).



— À l'époque des années 1950 mon souvenir était que l'école était violente. Aujourd'hui on parle beaucoup de violence à l'école entre élèves. Mais à l'époque, la violence qui se vivait durant mon primaire n'était pas une violence entre les élèves, c'était la violence des adultes. Pas tous les adultes, mais certains responsables de la discipline ou de la direction de l'école.

J'étais de santé plutôt fragile et souvent malade, ce qui m'amenait fréquemment à m'absenter de l'école. Je comprends aujourd'hui que mes maux physiques (mal au ventre, à la tête, etc.) étaient des malaises d'anxiété et de stress. L'école me rendait malade et accentuait mes problèmes au lieu de m'aider à les résoudre.

À cette époque, les méthodes d'éducation demandaient de sévir si les élèves n'avaient pas fait leurs devoirs ou ne réussissaient pas lors de la récitation des leçons. Dans ce temps-là, dans les écoles québécoises, l'insuccès était sanctionné par un châtiment corporel la « strappe » (10 à 20 coups vigoureux sur les mains de l'élève avec une courroie de cuir) afin d'encourager cet élève à mieux réussir. Il faut croire que la méthode n'était pas efficace, car j'éprouvais régulièrement des difficultés scolaires et je subissais régulièrement ces sanctions corporelles avec ce sentiment d'impuissance et d'incapacité de mettre fin à cette torture.

L'Église, la religion et l'alliance politique

Autour des années 1840 l'Église a bénéficié de conditions favorables, conséquence des insurrections de 1837-1838. Suite à ces événements, le clergé fut considéré comme le garant de la fidélité des sujets canadiens aux Britanniques. De plus, l'État de même que la population se sont désintéressés de l'éducation ce qui donna l'opportunité à l'Église de se saisir de ce secteur clé, une condition fondamentale de sa puissance future (Garand, 2002 ?).

Durant ces années, l'Église, par ses ecclésiastiques véhicule les valeurs de l'ordre et de l'harmonie. On définit l'harmonie de la société comme étant l'accord entre ceux qui doivent commander et ceux qui doivent obéir. Ainsi, l'harmonie et l'ordre sont issus de l'action simultanée du pouvoir religieux et du pouvoir politique, de la religion et du

gouvernement. Ceci s'applique aussi bien à toute la société qu'à la famille (Garand, 2002).

Afin d'assurer une paix sociale, selon l'Église, l'ordre engendre une nécessaire hiérarchie des êtres et des valeurs. C'est l'une des motivations pour l'Église de valoriser à outrance les valeurs et qualités d'autorité et d'obéissance, éléments essentiels au bon fonctionnement de cette hiérarchie.

Elle sera alors active à actualiser ces valeurs et se verra attribuer la responsabilité d'assurer à l'État un gouvernement de paix sociale que ne troublent ni les révoltes, ni les contestations. L'un des moyens utilisés par l'Église sera les prêches de la modération et de la résignation (Garand, 2002).

À la naissance de la Confédération (1867), il y aura une alliance entre l'Église et l'État. L'attitude de plusieurs religieux part du principe que l'Église est supérieure à l'État qui doit lui être soumis. Dans ce contexte, l'Église par ses évêques et ses prêtres, veulent influencer les élections pour éviter que les libéraux soient élus (libéraux = modernité, changements, etc.). Certains curés, en chaire, vont jusqu'à avertir leurs paroissiens qu'ils commettent un péché grave en votant libéral (même aller en enfer pour l'éternité). Selon l'Église de l'époque, le candidat favorable pour être élu doit être catholique avec une pleine adhésion aux doctrines catholiques romaine en religion, en politique et en économie sociale. (Lacoursière, 2002).

Au début du 20^e siècle, l'Église garde précieusement la place qu'elle s'est taillée au sein de l'appareil de l'État. Ainsi, des évêques siègent d'office au Conseil de l'instruction publique (domaine de l'éducation). Le gouvernement comprend qu'en éducation c'est une emprise incontestée sur l'éducation de la part de l'Église. Dans le domaine social, étant donné que les fidèles catholiques pratiquent la charité, cela comble les besoins particuliers et rend inutile la participation de l'État à l'organisation de la solidarité sociale. Ainsi, à cette époque, l'Église au Québec contrôle le système de l'éducation, définit le projet social et national des Canadiens français, organise le monde ouvrier (Ferretti, 1999). L'Église avait donc la charge de la plupart des services d'aide sociale, la responsabilité de l'enseignement, primaire, secondaire et même universitaire.

La religion domine sur tout et fait alliance avec la politique. Il y a des signes religieux partout dans les édifices publics, les écoles, les maisons familiales (crucifix, statut de la Sainte-Vierge ou de Saint-Joseph). La messe le dimanche était obligatoire. De nombreux événements étaient célébrés d'une façon religieuse : mariage, funérailles, fête de Noël, le jour de l'an, le carême, les retraites, Pâques, etc. Les livres scolaires sont remplis d'exemples religieux et de moral.

La religion contrôle, la littérature, les films (une censure), elle contrôle l'éducation et même les universités. On bénit les automobiles, les nouveaux édifices publics. On donne

des directives de comment il faut vivre sa vie, comment il faut penser, comment éduquer les enfants.

L'Église est au-dessus de tout. Les cardinaux, les évêques se voient comme des « princes, des rois ». À titre d'exemple, le Cardinal Leger évêque de Montréal, lance une célèbre phrase : « Montréal s'est fait belle pour accueillir son prince ».

On observe toutefois, le début de changements déjà durant les années 1920, 1930 alors qu'apparaissent les premières lézardes dans le monopole de l'Église sur la société canadienne-française. L'Église perdra graduellement le monopole de l'aide sociale ((hôpitaux, asiles, orphelinats, institutions de charité). Ce phénomène est, entre autres, dû au surcroît de la demande, au manque de financement, au relâchement des solidarités familiales dans les villes industrielles (Ferretti, 1999).



— *La religion était partout, le « péché » aussi (le véniel et le mortel)³. On devait alors se confesser à un prêtre au moins une fois par semaine. À l'église, la messe du dimanche, ceux qui n'aillaient pas communier était vus comme en état de péché. À l'école dans les manuelles scolaires, que ce soit dans la grammaire, le livre d'histoire du Canada ou le livre de mathématique, les exemples et les exercices avaient comme référence des événements religieux.*

La société, la langue et la culture

La société québécoise n'acceptait plus son statut de minorité plus ou moins aliénée et la langue française se transforma en une arme de combat et en symbole de libération. (CEFAN – Site Web) La langue et la religion vont de pair. La langue française est associée à la religion catholique et la langue anglaise à la religion protestante. On doit défendre notre langue afin de ne pas être assimilé. Être assimilé signifie se fondre dans la culture anglaise (les dominants) et donc adhérer à leur langue, leur culture, leurs valeurs, leur religion le protestantisme.

L'anglais domine au Québec, le monde des affaires se déroule en anglais. Dans les magasins à grande surface (les Eaton, Simpson, 5-10-15...) on nous sert en anglais. Pour réussir, il faut parler l'anglais.

³ Un péché était une faute, un manque d'amour de Dieu, une désobéissance aux lois de Dieu (les commandements). Il y avait deux sortes ou deux degrés de péché : le péché véniel qui était une faute légère (dire un mensonge, tricher, trop manger, se vanter, etc.) et le péché mortel (tuer, être infidèle à son épouse, se masturber, etc.). Le péché mortel, s'il n'était pas confessé avant la mort, conduisait à l'enfer pour l'éternité.

La Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (Commission Laurendeau-Dunton) dans son rapport de 1965 mentionne une réalité très négative concernant les Canadiens français :

- 83% des administrateurs et cadres du Québec étaient anglophones;
- Les francophones du Québec avaient un revenu moyen inférieur de 35% à celui des anglophones;
- Les francophones arrivaient au 12^e rang dans l'échelle des revenus selon l'origine ethnique, avant les Italiens et les Amérindiens;
- À une instruction égale, les francophones gagnaient moins que tous les autres groupes linguistiques (CEFAN).



— Je me rappelle jeune enfant ou préadolescent durant les années 1950 à Verdun (Montréal) les tensions qui existaient entre les « Français » et les « Anglais ». On s'haïssait mutuellement en se bagarrant et se criant des noms. Nous on se faisait crier le nom de « Frog » ou « Pea soup » et de notre côté on les affublait de « Block ou Square head ». Mon souvenir, c'est qu'ils étaient plus forts que nous. L'hymne national de l'« Ô Canada » se chantait en anglais et le drapeau était celui de l'Angleterre, parfois c'était l'Hymne de l'Angleterre *God Save de Queen*. Pour se donner de l'assurance et de la prestance, on se parlait parfois en anglais et on chantait les chansons anglophones. Comme Canadiens français l'on faisait partie d'un peuple conquis par une grande puissance, l'Angleterre, abandonné par la France. L'on a porté longtemps ce fardeau très lourd d'un peuple conquis. Toute l'économie était contrôlée par les anglophones et nous n'avions pas accès à des postes de direction. La Révolution tranquille transformera cette situation à partir des années 1960.

Durant les années 1940, il était question d'accorder aux femmes le droit de vote qu'elles n'avaient pas. Elles le possédaient au fédéral depuis 1918. L'Église au Québec n'était pas favorable de leur accorder. L'argument s'appuyait sur quelques-uns des éléments suivants : cela irait à l'encontre de l'unité et de la hiérarchie familiale (le patriarcat, le père ayant des droits supérieurs à ceux de la mère), l'exercice du vote exposerait les femmes aux passions et aux aventures de l'électoratisme, et de toute façon la très grande majorité des femmes de la province ne le désirait pas (le vote des femmes aura été obtenu en 1944) (Lacoursière, 2002).

Dans l'opinion populaire, l'on qualifiait le peuple Canadien français de *né pour un petit pain*. Il semblerait que ce soit un mythe non fondé sur les faits. C'était à l'époque un préjugé mal fondé alimenté par un biais hostile des observateurs britanniques et de certains historiens à l'égard du catholicisme. On attribuait à défaut au peuple Canadien

français une mentalité paysanne. Mais certaines analyses historiques démontrent qu'au contraire les cultivateurs Canadiens-français étaient très efficaces et savaient s'adapter aux changements économiques du temps (Gélos, 2017)

La Seconde Guerre mondiale a largement contribué par l'essor des industries à un fort exode rural. La jeunesse, entre autres, n'avait qu'une ambition, qui était de quitter la ruralité pour aller en ville (Durand, 2002).

Les années 1940 et 1950 constituent le moment où toute une génération va commencer à rompre avec l'ancienne évaluation morale du monde (l'emprise de l'Église) et tenter de jeter un regard plus objectif sur le milieu ambiant. Ce mouvement se manifeste autant dans le milieu universitaire, que syndical et dans le domaine de la littérature (Grande noirceur).

Durant la période de Duplessis (1945-1960), appelée *Grande noirceur* la société québécoise connaît des mutations profondes, comme c'est le cas également des autres sociétés occidentales d'après la deuxième guerre mondiale, exode rural, émergence d'une classe moyenne, urbanisation, prospérité économique, apparition de la télévision, etc. Ce mouvement et changement de culture mènera graduellement à la *Révolution tranquille* du Québec. (Grande noirceur)

De plus, l'arrivée de la « modernité » favorise l'émancipation des jeunes, l'affaiblissement de la sociabilité communautaire qui gravite autour de la paroisse. Ces phénomènes contribuent à briser l'indépendance et le contrôle de l'Église dans le domaine de l'assistance institutionnelle (l'assistance sociale). La modernité va transformer la famille, la paroisse, les rapports entre l'Église et l'État. C'était les socles temporels sur lesquels reposait la chrétienté québécoise. (Ferretti, 1999).

Pour leur part les jeunes filles gagnent en liberté ce qui fait craindre pour l'ordre familial et social chez les clercs et chez les hommes laïcs. Comment espérer dans un tel contexte que les mères sauront catéchiser leurs enfants? En conséquence, on dira non au droit de vote des femmes, et non une instruction pour les filles semblables aux garçons, et enfin, non à tout ce qui peut ébranler davantage les valeurs familiales traditionnelles. (Ferretti, 1999)

La fin de la Deuxième Guerre mondiale (vers 1945) signifie le retour des hommes et des femmes qui ont participé directement au conflit et qui reviennent avec une autre conception du monde et de la vie, car ils ont vu du pays (Lacoursière, 2002). Ceci sera un facteur parmi d'autres de la préparation à la *Révolution tranquille*

Le clergé catholique est toujours puissant et présent. En 1946 les évêques publient une lettre pastorale qui déplore l'immoralité et l'immodestie qui a envahi le Québec.

Au cours des quinze années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, certaines valeurs bien établies comme l'autorité de l'Église, la famille, les valeurs et principes hérités du monde rural, sont peu à peu remises en question par de plus en plus de personnes dans la population.

En 1948 des artistes et des intellectuels dénoncent le climat d'oppression, ce sont les signataires du manifeste *Le refus global*. Ceci sera également annonciateur de grands changements vers les années 1960. (Lacoursière, 2002). L'avènement de la télévision en 1952 sera un autre facteur de contribution à l'ouverture sur le monde.

La Révolution tranquille⁴ et le changement

Suite à la mort de Duplessis et de son règne, avec l'arrivée des libéraux sous la direction du premier ministre Jean Lesage, s'amorçaient de nombreuses réformes en éducation, en santé et en assistance sociale. Les institutions religieuses cédaient peu à peu leur place aux laïcs dans les établissements d'enseignement et les services hospitaliers (Durand, 2002). De plus, la jeunesse et les intellectuels vivaient comme dans une atmosphère d'énergie et de créativité.

À partir de 1960, le Québec passa du conservatisme clérico-politique et de l'immobilisme socioculturel à l'ère du modernisme du changement, de la revalorisation politique, en fonction des intérêts économiques de la nation. L'État québécois mit fin à une longue tradition de non-interventionnisme et devint, au cours des deux décennies suivantes, le principal moteur du développement collectif (CEFAN – 2017)

Les années 1960 sont marquées par la *Révolution tranquille*. Un vent de renouveau souffle sur le Québec. L'hydroélectricité, l'éducation, la culture, tout est transformé. Un vent de liberté, le slogan *Nous sommes dans le vent*.

La grande bataille de la *Révolution tranquille* fut l'éducation avec le *Bill 60* qui créait un ministère de l'éducation. L'épiscopat tout entier était contre, il perdait ainsi le monopole du contrôle de l'éducation.

À partir de 1961, les prêtres du diocèse de Montréal peuvent se présenter en habit « civil ». De nombreux religieux et religieuses quittent leurs communautés (Lacoursière, 2002).

Les mouvements féministes prennent de l'ampleur et la femme se libère. On se libère du joug de l'Église. L'un des facteurs importants a été l'encyclique *Humanae vitae* du Pape Paul VI en 1968 dont le thème principal était le contrôle des naissances. L'Église était

⁴ L'expression *Révolution tranquille* a été mise de l'avant par un journaliste de Toronto, pour signifier les profondes modifications qui se feront sans choc violent (Lacoursière, 2002).

contre toute forme de contrôle des naissances. Des milliers de femmes rejettent cette « obligation » et cessent de pratiquer leur religion de façon active (Lacoursière, 2002).

Avec la *Révolution tranquille*, l'Église est en quête d'elle-même. Elle a d'abord perdu sa capacité séculaire d'organisation de la société. Puis avec l'arrivée de nouvelles valeurs culturelles et spirituelles, sa parole morale et sa parole religieuse ont perdu leur audience. (Ferretti, 1999).



— *Durant les années 1960 j'étais dans la jeune vingtaine et je me rappelle très bien de cette atmosphère de renouveau, de fébrilité, de changement. Tout changeait. On se découvrait comme « peuple québécois ». Le système d'éducation avec ses polyvalentes ses CÉGEPs, ses Universités du Québec en région, était en grande transformation. La culture devenait présente pour tous et représentait pour une première fois ce qu'on était. Le cinéma, la littérature, le théâtre, la musique représentaient notre vécu par les images, par le langage (le jocal), par les chansonniers et les boîtes à chanson.*



— *Pour le meilleur et pour le pire⁵*

Pour le meilleur

Nous avons comme peuple québécois acquis l'héritage de personnes qui avaient le goût de l'aventure, qui acceptaient le risque et qui souhaitaient le changement pour une vie meilleure.

Des hommes et des femmes capables de combat, de ne pas abandonner malgré les obstacles, de toutes natures : une terre difficile à cultiver, sans les outils nécessaires, des hivers rigoureux et dangereux, les nombreuses menaces et guerres (Iroquois, Anglais, Américains).

Un peuple qui malgré l'abandon de la France et la conquête Britannique, n'a pas accepté d'être conquis et qui a lutté pour la survie de sa langue et de ses valeurs. Un peuple qui a fini par se libérer de multiples emprises (religieuses, politiques, économiques, culturelles, etc.) avec l'arrivée de la Révolution tranquille.

Pour le pire

⁵ De catégoriser des événements dans *Pour le meilleur ou Pour le pire* reste une opération délicate et difficile à réaliser. Le lecteur doit comprendre que ce jugement reste subjectif et pourrait ne pas du tout correspondre à ce qu'un expert poserait comme évaluation. Il faut voir ici ce classement dans les limites de la vision de l'auteur pas plus. Ce sont mes sensibilités.

L'abandon de la colonie par la France et l'emprise des Britanniques a été un événement tragique et difficile. Ce sentiment d'abandon a laissé des traces dans notre inconscient collectif (dévalorisation, insécurité, crainte de la confrontation, etc.).

La domination et le contrôle du peuple par l'Église fut également nuisible. La survalorisation de l'obéissance à l'autorité, la résignation, la domination et le contrôle des femmes et des naissances, la dévalorisation de la sexualité.

Points clés

- La colonie de cette Nouvelle-France s'établit avec la fondation de Québec en 1608.
- Le peuple de Canadiens français hérite du métissage des traditions amérindiennes, de la culture française, du goût pour l'aventure, de l'héritage anglo-saxon du parlementarisme.
- Suite à la défaite contre les Britanniques et l'abandon de la France, l'Amérique devient britannique. La Province de Québec naît sur les ruines de l'ancienne Nouvelle-France. En 1760, elle est unie de force avec l'Ontario loyaliste en 1840 puis confédérée par Londres en 1867.
- À la naissance de la Confédération (1867) il y aura une alliance entre l'Église et l'État.
- L'Église et les intellectuels seront très actifs et sans relâche à préserver une langue française « pure » et les traditions ancestrales
- Suite à de multiples facteurs favorables, l'Église au Québec en viendra à contrôler le système de l'éducation, définir le projet social et national des Canadiens français, organiser le monde ouvrier. Cette Église contrôlera, la littérature, les films (par la censure), l'éducation et même les universités. Beaucoup de contrôle de la part de l'Église, peu de liberté, peu de possibilités de critiquer et de remettre en question. On valorise l'obéissance à l'autorité, la résignation.
- En éducation, ce sont surtout les riches et les nobles qui ont accès à l'instruction, ainsi que ceux qui se destinent à la vie religieuse. Le système d'éducation a deux voies : le système public pour l'ensemble du monde ordinaire et celui des collèges classiques pour les gens aisés et les futurs religieux.
- La société québécoise en vient à ne plus accepter son statut de minorité plus ou moins aliénée et la langue française va se transformer graduellement en une arme de combat et en un symbole de libération.
- L'arrivée de la « modernité » au quart et au milieu du 20^e siècle, l'industrialisation, l'exode rural par le mouvement vers les villes urbaines, favorisent le changement de valeurs particulièrement chez les jeunes.

- Au cours des années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, certaines valeurs bien ancrées comme l'autorité de l'Église, la famille, les valeurs et principes hérités du monde rural, sont peu à peu remises en question par de plus en plus de personnes.
- À partir de 1960, le Québec se transformera en quittant le conservatisme clérical-politique et l'immobilisme socioculturel pour entrer dans l'ère du modernisme, du changement. L'État québécois met alors fin à une longue tradition de non-interventionnisme et devient, au cours des deux décennies suivantes, le principal moteur du développement collectif. Les années 1960 sont marquées par la *Révolution tranquille*. Un vent de renouveau souffle sur le Québec. L'hydroélectricité, l'éducation, la culture, tout est transformé. Un vent de liberté, le slogan *Nous sommes dans le vent*.

Références

CEFAN (Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord) Histoire du français au Québec. La modernisation du Québec.

<http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/histfrnqc.htm>)

http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/HISTfrQC_s4_Modernisation.htm#1_Le_ra
trapage de la Révolution tranquille (1960-1966) repéré le 21-07-2017)

Lacoursière, J. (2002). *Une histoire du Québec*. Septentrion. Bédard, É. (2015). *L'histoire du Québec*. FIRST Éditions.

Durand, M. (2002). *Histoire du Québec*. IMAGO.

Garand, (2002). Référence manquante.

Gélos, V. (2014). *Les Canadiens français sont-ils nés pour un petit pain? L'invention d'un mythe historique*. Le Québécois Libre, no 319.

<http://www.quebecoislibre.org/14/140215-4.html> repéré le 21-07-2017)

Ferretti, L. (1999). *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Boréal).

Veilleux, J-F. (UTA-2016). Québec : 400 ans d'histoire et de mémoire. Université du Québec à Trois-Rivières. Notes de cours – inédites.